

COMPTES RENDUS CRITIQUES

LINGUISTIQUE

ACTES du Deuxième Congrès International de Linguistique (Genève, 25-29 août 1931), Librairie américaine et orientale, Adrien Maisonneuve, Paris, 1933, 254 p.

Les *Actes du Congrès de Genève*, qui fourniront à l'histoire de la linguistique plus d'un document précieux sur la crise méthodologique de nos jours, renferment, d'une part, un rapport sur les questions générales mises à l'ordre du jour, et d'autre part, un résumé des principaux travaux des séances de sections. La première partie nous renseigne sur quelques problèmes fort discutés de la linguistique moderne. Entre autres, M. N. Trubetzkoy y a développé ses idées sur les systèmes phonologiques dans un rapport assez détaillé, qui peut être utilement complété par son article paru dans la « Psychologie du Langage » (*La Phonologie actuelle*, Journal de Psychologie 1933, pp. 227-246). Signalons, dans la seconde partie, le rapport de M. V. Brøndal, sur *L'autonomie de la syntaxe* (pp. 153-54), celui de M. Meillet *Sur la chronologie de l'indo-européen* (pp. 203-204), la communication de M. Tullgren sur *les locutions figurées d'une série de langues littéraires*¹, etc. Au point de vue de la linguistique hongroise, citons les remarques de M. A. Sauvageot sur *le problème de la parenté des langues indo-européennes et des langues ouraliennes* (pp. 137-142). Inspiré surtout par l'argumentation du beau livre de Jacobsohn (*Arier und Ugrofinnen*), il se montre très sceptique en ce qui concerne la solution de ce grave problème, étant donné que l'unité des langues ouralo-altaïques n'est pas encore prouvée définitivement, et que l'on commence seulement à entrevoir l'état archaïque de l'indo-européen. Or, c'est précisément le proto-indoeuropéen qui a pu être apparenté à l'ouralien primitif. Par cette méthode, qu'on avait appliquée aussi aux problèmes posés par la parenté des langues turk et des langues finno-ougriennes, M. Sauvageot rejette la parenté de l'ouralien et du proto-indoeuropéen à une époque si lointaine que peut-être elle restera indémontrable pour toujours.

L. G. G.

(1) Cf. son étude sur le même sujet dans les *Mémoires de la Société Néophilologique de Helsingfors*, IX (1932).

LITTÉRATURE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE

Jolán GEDEON. — *La fortune intellectuelle de Verlaine (France, Allemagne, Autriche, Hongrie)*, Szeged, 1933, in-8, 168 p. (Etudes françaises publiées par l'Institut français de l'Université de Szeged).

Il est des écrivains — et les classiques français sont du nombre — qui marquent un aboutissement, un couronnement, et en qui se résume et se cristallise tout un passé : on ne saurait mieux les pénétrer qu'en examinant, selon la méthode de Taine, la « race », le « milieu » et le « moment » dans lesquels ils vécurent. Mais il en est d'autres pour lesquels une recherche des sources se révèle incomplète et même inexacte, parce qu'ils furent moins représentatifs qu'influents, moins tournés vers le passé que vers l'avenir : leur prestige et leur influence font partie de leur physionomie. Ainsi pensait dès 1917, M. le professeur Albert Chérel en inaugurant à propos de Fénelon¹ une méthode singulièrement féconde. Ainsi pense aujourd'hui Mlle Jolán Gedeon à propos de Verlaine, génie souvent incompris de ses contemporains, initiateur d'une sensibilité nouvelle dont la France et les pays de l'Europe centrale entendirent tour à tour, et conformément à leur tempérament national, l'étrange musique et la douceur enveloppante.

Le problème est d'ailleurs fort complexe, car derrière Verlaine il y a tout le symbolisme, et Mlle Gedeon n'étudie rien de moins que l'adaptation de la critique et du goût — en France, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, — à la doctrine dont l'*Art poétique* de 1882 avait été le premier manifeste. Elle le fait avec beaucoup de science et de délicate pénétration, ajoutant à la *Bibliographie verlainienne* de Tournoux (1911). — d'ailleurs dédiée à un Hongrois, Eugène Rákosi, adversaire des poètes modernes, — le fruit d'abondantes recherches personnelles dont témoigne une bibliographie copieuse (p. 135-158) fort intelligemment classée suivant l'ordre chronologique et tenue au courant des derniers travaux (jusqu'au Porché de 1933)².

La moitié du volume est consacrée à la France, où l'incompréhension fut d'abord générale jusqu'en 1888 quand Jules Lemaitre découvrit *Sagesse*. La sympathie alors se dessine et les articles se multiplient, distinguant parfois entre l'homme —

(1) *Fénelon au XVIII^e siècle en France (1715-1820)*. Paris, Hachette. 1917 (cf. REH, janv.-juin 1933, p. 152).

(2) Signalons à Mlle Gedeon la vivante et précise étude consacrée au *Symbolisme* par M. John Charpentier (en 1927, aux *Œuvres Représentatives*), étude suivie d'un florilège des meilleurs écrivains du symbolisme.

sans volonté, sans jugement moral, un « féminin », — et l'œuvre, qui apparaît de plus en plus comme étant de premier ordre, évoquant François Villon, le « mauvais garçon » qui écrivit les poésies les plus touchantes sur la Vierge Marie. Bientôt la critique universitaire, qui n'a pas pour habitude de devancer l'opinion, consent à l'accueillir (Lanson, 1895) en attendant l'étude — compréhensive et objective — de M. le professeur P. Martino (1924). — Peut-être pourrait-on relever quelque incertitude dans le plan : à distinguer l'homme, l'œuvre, le poète de *Sagesse*, on ne pouvait que tomber en d'inévitables redites (il est question de l'article de Jules Lemaitre p. 21, on en reparlera p. 53 et p. 65).

Le chapitre consacré à la fortune de Verlaine en Allemagne et en Autriche est beaucoup plus court. La critique allemande, écrit M. Gedeon dans une phrase assez sibylline, « donne l'impression d'une érudition plus grande quoiqu'elle répète plutôt des idées clarifiées et vérifiées jusqu'à un certain point. » (? ?). En tout cas elle a revendiqué le poète comme Allemand, parce qu'il était d'origine lorraine, et Stefan Zweig lui-même n'a pas résisté à cette manie annexioniste, tout en reconnaissant (dans une phrase aux images incohérentes citée p. 86) que Verlaine ne possédait pas le tempérament « sauvage et héroïque » des grands poètes allemands. On a emprunté à la critique française les développements sur « l'éternel enfant » et sur le danger moral (dénoncé avec une particulière vigueur par le P. Bessmer), cependant que Richard Dehmel et Stefan George s'attachent à rendre en de remarquables traductions les finesses et la simplicité du style verlainien.

Tout différente est l'histoire de la critique verlainienne en Hongrie. Il ne s'agit pas de savoir si Verlaine a été, ou non, un grand poète, et les controverses ne s'élèvent qu'au moment où Verlaine et avec lui la littérature française moderne commencent à exercer une action sur la vie littéraire hongroise : cette influence étrangère est-elle légitime ? est-elle salutaire ? Tel est le débat qui se joue autour d'André Ady et des poètes de la revue « Nyugat » (Occident) et qui n'est pas encore tranché aujourd'hui. Mais l'œuvre de Verlaine, dont se défiait J. Haraszti, s'est imposée en Hongrie ; le poète y a trouvé des traducteurs dignes de lui et un public fervent et capable de le comprendre. Ce livre même nous en apporte le témoignage le plus net, en même temps qu'il nous prouve la valeur des études françaises poursuivies à l'Université de Szeged¹.

Louis VILLAT.

(1) La langue en est ferme et sûre, et les fautes d'impression sont peu nombreuses. Il faut écrire « Emile Blémont » (et non Blémond) et « Georges Pellissier » (et non George).

JARVENTAUS, Arvi. 1° *Maahantulo* [L'invasion], Porvoo, Werner, Söderström, 1931, 264, 1 carte. — 2° *Savuava maa* [Le pays qui fume], Porvoo-Helsinki, Werner Söderström, 421 p., 2 cartes.

Arvi Järventaus, qui s'était fait connaître comme auteur de romans où il peint la vie des Lapons et surtout comme auteur de plusieurs romans psychologiques, a écrit depuis 1929 deux séries historiques. La dernière, publiée en 1931-1932, est intéressante par le fait que l'action se passe en Hongrie — chose rare dans la littérature finnoise.

1° Elle consiste en deux romans, dont le premier nous présente un Finnois, Iisakki Tarkka, en service chez l'empereur byzantin. Il vient en Hongrie à la suite du légat du pape Léon VII qui sollicite l'aide des Hongrois contre les Bulgares, Les Bulgares vaincus, les Hongrois apprennent que l'empereur n'a pas tenu ses promesses, le légat est tué, Tarkka reste chez les Hongrois, se marie avec une Hongroise, change son nom en Tárkány, enfin devient hongrois et ancêtre de la famille Tárkány.

Autour de ces événements, l'auteur a su développer des scènes de la vie agitée des Magyars nomades. Les mœurs sont décrites avec exactitude et dans ce cadre historique on nous présente de nombreuses chansons populaires hongroises.

Le héros du roman est peint d'une façon qui ne donne pas toute satisfaction. C'est un bon guerrier, mais d'un caractère cruel et brutal. Il est vantard, fantaisiste, il rêve un moment du trône de l'empire byzantin. Sa cruauté est presque invraisemblable, il marche ayant aux lèvres les mots : *fili okve* (filioque) de la confession catholique et sans pitié il tue tous ceux qui ne sont pas orthodoxes et qui osent déclarer que le Saint-Esprit procède aussi du Fils. Dans l'ensemble son portrait reste maigre et faible, le lecteur ne saisit pas très bien son image et l'auteur fait de vains efforts pour lui conquérir les sympathies du lecteur.

Au début du roman, lors du premier contact de Tarkka avec les Hongrois, l'auteur nous montre comment ces parents éloignés se reconnaissent : ils comparent les récits des ancêtres et les rares mots communs du hongrois et du finnois et ils en concluent facilement qu'ils doivent être issus des mêmes ancêtres. Ce passage a son intérêt surtout en Finlande où l'on connaît moins bien ces quelques mots et où dans les écoles l'enseignement du hongrois est presque nul. En tout cas, on ne peut pas nier que malgré ce point de vue, il y a ici, pour une œuvre littéraire, quelque chose de trop artificiel.

2° Le deuxième roman de la série n'est que d'une certaine façon la continuation du premier. Ici aussi il s'agit d'une

invasion, celle des Turcs. On a sauté quelques siècles et l'auteur raconte un épisode de la vie d'un certain András Tarkány, et plus d'une fois il fait comprendre qu'il s'agit d'un descendant du héros de son premier livre.

En 1526 les troupes du sultan Soliman le Grand ont envahi une partie de la Hongrie. Le pays est en désordre. Les nobles n'obéissent pas au roi, le faible et impuissant Lajos II. Au milieu de cette confusion, le jeune András Tarkány retourne à son pays de Wittenberg, où il a fait ses études et où il s'est converti au protestantisme. Arrivé à Buda, il apprend qu'un de ses frères, Imre, lutte contre les musulmans dans les troupes de Tomory et que l'autre, János, pour éviter la haine de István Báthori, s'est enfui en Turquie et fait la guerre dans l'armée de Soliman contre sa propre patrie.

András se joint aux troupes du roi et retrouve son frère Imre. L'armée hongroise est battue à Mohács. Le roi meurt, András est fait prisonnier. Un de ses camarades pénètre sous un déguisement dans le camp des Turcs et le sauve.

Le portrait de András est bien tracé. Malgré son caractère religieux, il se montre un vaillant guerrier; c'est un luthérien fervent, mais il a toujours de l'indulgence envers les catholiques, il n'oublie jamais qu'ils ont tous le même Dieu et la même patrie.

Très franc de nature, il a horreur du mensonge; mais, ayant pris le nom de Párkány au lieu de Tarkány à cause de son frère János, il est obligé d'inventer mensonges sur mensonges pour éviter qu'on le découvre, ce qui l'humilie et l'abat. Et ce sont l'inquiétude et le désespoir qui caractérisent le mieux son personnage. Continuellement, même dans les plus beaux moments de l'enthousiasme patriotique, il sent que tout va mal finir. Il voit qu'une bataille dirigée par des chefs en désaccord ne peut avoir qu'une seule issue : la défaite, si vaillants que soient les soldats. Et quand elle arrive, il constate simplement qu'elle aussi peut n'être qu'une phase dans le chemin tracé par le sort divin.

Dans ce roman aussi, c'est le décor historique qui joue le rôle capital, portant moins que dans « L'invasion ». L'auteur déjà installé dans le milieu hongrois, paraît être plus à son aise, tout est moins recherché. Il a plus rarement recours aux moyens par lesquels il a donné au texte finnois une empreinte hongroise : l'inversion d'ordre de mots, les chansons, les jurons hongrois.

En Finlande ces romans ont eu un grand succès. Il n'est pas exagéré de dire qu'ils y ont bien plaidé la cause de la Hongrie mutilée. Et même en Hongrie, où la couleur locale n'ajoute pas grand chose au récit et où le fond historique doit

être mieux connu, ces romans, composés avec une grande minutie historique, devraient trouver des lecteurs favorables.

EERO K. NEUVONEN.

Mélanges de Philologie, d'Histoire et de Littérature offerts à Henri Hauvette, Paris, Les Presses françaises, 1934, in-8, xxxix-845 pages.

M. le professeur Henri Hauvette, directeur de l'Institut des Etudes italiennes à la Sorbonne, a été récemment élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, en même temps qu'il atteignait sa quarantième année d'enseignement universitaire. A cette occasion, ses collègues, ses disciples et ses amis lui ont offert dans une cérémonie intime un remarquable volume de *Mélanges* — 85 articles — où nous relevons un certain nombre de pages qui, de près ou de loin, intéressent les études hongroises.

P. 13-19. Pierre SKOK (de Zagreb). — « *Roma* » et « *Venezia* » chez les Slaves. Etudie les formes hongroises *Velence* et *Venence*, d'après Simonyi, *Die ungarische Sprache*.

P. 61-67. Edouard JORDAN. — *Les prétendus droits des Angevins de Hongrie au trône de Naples*. Complète les arguments donnés par E. Léonard (*La jeunesse de Jeanne I^{re}, reine de Naples, comtesse de Provence*, 1932) en étudiant l'acte d'investiture donné par le pape Clément IV en 1265 et en le rapprochant de l'acte par lequel Boniface VIII en 1297 inféoda à Jacques II d'Aragon le royaume de Corse-Sardaigne.

P. 139-148. Emile LÉONARD. — *Nicolas Acciaiuoli, victime de Boccace*. Cet ambitieux, qui n'avait rien de vulgaire, ne mérite pas les attaques dont Boccace s'est plu à l'accabler. On dit qu'il dut ses premiers succès à la faveur de l'« impératrice » Catherine de Courtenay et qu'il trempa dans le meurtre du jeune André de Hongrie, le premier mari de la reine Jeanne. Mais on le voit rétablir sur le trône de Sicile les souverains angevins chassés par le roi de Hongrie, il songe à aller en Hongrie pour le compte du prince de Tarente. Il eut en somme des qualités remarquables et joua un rôle historique de premier plan.

LOUIS VILLAT.

HISTOIRE

Joseph CALMETTE. — *Le monde féodal*. Paris, Presses Universitaires 1934, in-16, 490 pages (« *Clio* », Introduction aux Etudes historiques, 4).

être mieux connu, ces romans, composés avec une grande minutie historique, devraient trouver des lecteurs favorables.

EERO K. NEUVONEN.

Mélanges de Philologie, d'Histoire et de Littérature offerts à Henri Hauvette, Paris, Les Presses françaises, 1934, in-8, xxxix-845 pages.

M. le professeur Henri Hauvette, directeur de l'Institut des Etudes italiennes à la Sorbonne, a été récemment élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, en même temps qu'il atteignait sa quarantième année d'enseignement universitaire. A cette occasion, ses collègues, ses disciples et ses amis lui ont offert dans une cérémonie intime un remarquable volume de *Mélanges* — 85 articles — où nous relevons un certain nombre de pages qui, de près ou de loin, intéressent les études hongroises.

P. 13-19. Pierre SKOK (de Zagreb). — « *Roma* » et « *Venezia* » chez les Slaves. Etudie les formes hongroises *Velence* et *Venence*, d'après Simonyi, *Die ungarische Sprache*.

P. 61-67. Edouard JORDAN. — *Les prétendus droits des Angevins de Hongrie au trône de Naples*. Complète les arguments donnés par E. Léonard (*La jeunesse de Jeanne I^{re}, reine de Naples, comtesse de Provence*, 1932) en étudiant l'acte d'investiture donné par le pape Clément IV en 1265 et en le rapprochant de l'acte par lequel Boniface VIII en 1297 inféoda à Jacques II d'Aragon le royaume de Corse-Sardaigne.

P. 139-148. Emile LÉONARD. — *Nicolas Acciaiuoli, victime de Boccace*. Cet ambitieux, qui n'avait rien de vulgaire, ne mérite pas les attaques dont Boccace s'est plu à l'accabler. On dit qu'il dut ses premiers succès à la faveur de l'« impératrice » Catherine de Courtenay et qu'il trempa dans le meurtre du jeune André de Hongrie, le premier mari de la reine Jeanne. Mais on le voit rétablir sur le trône de Sicile les souverains angevins chassés par le roi de Hongrie, il songe à aller en Hongrie pour le compte du prince de Tarente. Il eut en somme des qualités remarquables et joua un rôle historique de premier plan.

LOUIS VILLAT.

HISTOIRE

Joseph CALMETTE. — *Le monde féodal*. Paris, Presses Universitaires 1934, in-16, 490 pages (« *Clio* », Introduction aux Etudes historiques, 4).

Sous le signe de Clio et en affirmant seulement le modeste dessein d'apporter une « introduction aux études historiques, une nouvelle collection, destinée à l'enseignement supérieur, » a commencé de paraître aux Presses Universitaires. Le tome IV, qui est prêt avant les autres, nous donne, à propos du Monde féodal et sous la plume M. J. Calmette, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse, un excellent exemple de l'esprit qui inspire cette collection. Il s'agit essentiellement de guider les étudiants et les chercheurs à travers les chemins, souvent rudes et malaisés, de l'érudition historique, de présenter sur chaque question le résultat des recherches effectuées et le tableau aussi complet que possible de ce qui n'a pas été abordé et de ce qui reste à faire. Aussi chaque chapitre est-il suivi d'une série de « notes » où est le suc même de l'ouvrage et sa « substantifique moëlle » : on y trouvera l'indication des sources, la liste des ouvrages qui font autorité et l'état actuel des questions ». Sans doute est-ce la partie qui a dû demander le plus de mal et qui rendra le plus de services. Ainsi que le dit M. le recteur S. Charléty dans son lumineux avant-propos, de tels manuels « enseigneront aux apprentis l'existence et le maniement de leurs outils ». Ils leur apprendront surtout que la science n'est jamais achevée. « Quand le lecteur aura suivi la route tracée sur le livre, c'est le livre qui lui montrera où cesse la route, qui l'invitera à visiter les maîtres qui ont scruté et peu à peu pénétré l'ombre ». On ne saurait mieux dire et telle est bien la méthode, précise et féconde, que l'on trouvera ici appliquée au cours de sept chapitres qui couvrent la période des invasions à l'aurore du XIV^e siècle où commence « l'élaboration du monde moderne ». Ils s'encadrent entre une précieuse « Bibliographie générale » de plus de cinquante pages, et un index des noms propres (personnages ou auteurs du Moyen Age, noms géographiques et titres d'ouvrages, noms d'érudits) qui achève de rendre fort maniable ce volume extrêmement dense et de lui donner la plus séduisante clarté.

Les questions hongroises sont traitées, à leur place chronologique, avec un grand souci d'objectivité et une connaissance à laquelle la plupart des historiens français ne nous avaient pas habitués, des études parues en Hongrie. On sera particulièrement reconnaissant à M. J. Calmette d'avoir signalé la solide étude que M. Alexandre Eckhardt a publiée dès 1927 dans cette Revue et d'avoir insisté sur la valeur de ses conclusions : « Il faut, écrit-il p. 54, renoncer à rattacher aux Hongrois la légende des *Ogres*. » L'installation des Magyars dans le bassin danubien au IX^e siècle, les raids du X^e siècle et la conversion de Geiza au christianisme sont rappelés p. 34 et accompagnés d'une bibliographie fort intéressante p. 54 (l. 13, lire : *Geschichte Ungarns*).

On trouvera p. 122 et 125 ce qui concerne la fin des invasions hongroises et la journée « terrible et décisive » du Lechfeld (cf. p. 151-152 jour des questions). Peut-être n'aperçoit-on pas avec une suffisante netteté le développement des institutions hongroises, sous les Arpadiens et les Angevins, l'importance de la Bulle d'or (1222) et le rôle des Hongrois dans la lutte contre l'Islam, mais il est probable que ces questions seront reprises dans le tome suivant où l'on retrouvera avec plaisir et profit toute la science et la haute conscience de M. le professeur J. Calmette.

Louis VILLAT.

Maurice PALÉOLOGUE. — *Un grand tournant de la politique mondiale* (1904-1906). Paris, Plon, 1934, in-8, 455 pages (avec un portrait hors texte et 7 cartes dans le texte) Prix : 30 francs.

En 1904 M. Maurice Paléologue était ministre plénipotentiaire, sous-directeur adjoint des Affaires politiques au ministère des Affaires étrangères, où il avait spécialement pour attribution « les affaires réservées ». Collaborateur de Delcassé, aux négociations les plus secrètes, très répandu dans la société parisienne, il nous apporte sur les différents épisodes d'une période entre toutes décisive un témoignage de tout premier ordre dans ces notes prises au jour le jour et qui vont du 1^{er} janvier 1904 au 29 novembre 1906. A vrai dire la continuité quotidienne s'arrête avec le chapitre XV à la date du 8 juillet 1905; le reste n'est qu'un « épilogue » où M. Paléologue s'est contenté de quelques notes, réparties sur l'espace de dix huit mois, pour faire apparaître ce qu'il appelle lui-même (p.383) « la conclusion historique ». Peut-être même cet épilogue ne contient-il pas uniquement des réflexions contemporaines des événements : c'est ainsi qu'à la p. 392, sous la date du 28 juillet 1905, il est question de la correspondance « épistolaire » (*sic*) entre Guillaume II et Nicolas II — le « cher Willy » et le « cher Nicky » — qui a été publiée par les bolchevistes. Partout ailleurs ce sont les notes écrites au moment même, complétées par des renvois aux publications ultérieures telles que les Mémoires du chancelier de Bülow.

Ces notes permettent de suivre de près la pensée et l'action de ce grand ministre que fut M. Delcassé. Le voyage de M. Loubet à Rome, dont les détails ont été réglés par ses soins, prépare une alliance avec l'Italie qui « vaut bien, déclare-t-il les risques d'une rupture avec le Vatican. » Surtout Delcassé réalise, d'accord avec Edouard VII, l'accord franco-anglais du 8 avril 1904 qui devait être le fondement de l'Entente cordiale. L'opinion publique allemande s'énervait et le chancelier de Bülow se met

aussitôt au travail pour faire obstacle à ce rapprochement. Il est encouragé par les défaites de la Russie en Extrême Orient et par l'attitude de M. Rouvier, président du Conseil français, qui accule Delcassé à donner sa démission (6 juin 1905). Mais loin d'apaiser l'Allemagne, les concessions françaises la rendent au contraire plus intransigeante, au point d'amener Rouvier à continuer exactement la politique de Delcassé et d'inquiéter l'Europe qui, à la conférence d'Algésiras, reconnaît le bien fondé des arguments français. Et tandis que s'affirme l'alliance franco-anglaise, on voit s'esquisser une collaboration de la Russie et de l'Angleterre en Europe « l'alliance de l'Ours et de la baleine ».

Tels sont les faits, d'une importance singulière, dont les notes de M. Paléologue nous font mieux apprécier les détails et la portée. Comment se préparait l'alliance franco-russe au moment où les troupes du tsar reculaient devant les Japonais victorieux ? quelles étaient les intentions de l'Allemagne en intervenant dans les affaires marocaines et qui, de Guillaume, du chancelier de Bülow ou du baron de Holstein (l'Eminence grise), eut les initiatives les plus caractéristiques ? comment le plan de concentration adopté dès cette époque par l'Etat-major allemand fut-il amené à envisager l'invasion de la Belgique ? Sur toutes ces questions ce livre apporte des précisions dont on devine l'intérêt.

Mais on lira avec une attention particulière les pages consacrées à la Hongrie. M. Paléologue semble avoir été frappé par « la lutte acharnée que le parti de l'indépendance magyare soutient, depuis des mois, contre les prérogatives de la Couronne » (p. 103) ; quand le Storthing de Christiania proclame en 1905 la rupture définitive et radicale des liens constitutionnels qui, depuis 1814, unissaient la Norvège à la Suède, de graves incidents se passent à la Chambre de Budapest : « les apostrophes au ministère Fejérváry, ce déchaînement tumultueux de colères et d'injures, ces cris répétés de : Vive la Norvège !... tout cela me prouve que la monarchie dualiste est mûre pour la dislocation » (p. 376-377). L'archiduc François Ferdinand songe précisément à un bouleversement où il pourra donner libre cours à sa « haine implacable des Hongrois, des Italiens et des Serbes » (p. 187) et dès 1906 les projets offensifs de l'Etat-major austro-hongrois dans la péninsule balkanique passent par la Serbie (p. 431-433).

— Peut-être relèvera-t-on comment Delcassé envisage « la révision » — car le mot y est — du traité de Francfort. Il ne la demande pas officiellement, mais il se refuse au moindre geste qui équivaldrait à sanctionner la perte de l'Alsace-Lorraine. « Tant que le traité de Francfort n'aura pas été révisé,

aucune collaboration intime n'est possible entre la France et l'Allemagne. » (p. 163). En dehors même de toute éventualité de guerre, la mort de François-Joseph peut entraîner la dislocation de la monarchie, d'où sortiront des remaniements de territoires, des rectifications de frontières, des échanges de colonies. « Est-il déraisonnable de penser qu'en de pareilles conjonctures l'Allemagne, ayant besoin de notre aide ou de notre neutralité, ne croira pas nous payer trop cher par la révision du traité de Francfort ? » (p. 196). Il ne s'agit pas de savoir si Delcassé raisonnait bien ou mal, il s'agit de constater qu'un grand Français pouvait songer à la révision d'un traité qui mutilait son pays, sans pour cela mériter d'être accusé de mettre le feu à l'Europe. *Et nunc erudimini.*

Louis VILLAT.

1° Josef DEÉR. — *Heidnisches und Christliches in der altungarischen Monarchie*, Szeged, Acta Litterarum ac Scientiarum Regiae Universitatis Hungaricae Francisco-Josephinae, 123 p.

2° Péter VÁCZY. — *A szimbolikus államszemlélet kora Magyarországon*. [L'époque hongroise de la doctrine d'Etat dite symbolique], Budapest, Minerva-Bibliothèque XL, 1932, 91 p.

1° Les recherches scientifiques sur les civilisations turque, byzantine et haut-asiatique ont pris un nouvel essor; nombre de faits inconnus jusqu'alors ont été définitivement acquis et les savants hongrois — linguistes, historiens et archéologues — qui étudient le passé lointain des Hongrois, aboutissent à des résultats de plus en plus nets. Après le brillant effort réalisé par le célèbre professeur J. Németh, de l'Université de Budapest : *L'organisation nationale des conquérants hongrois*, c'est un ouvrage plein d'idées nouvelles et de suggestions de valeur que nous offre aujourd'hui M. J. Deér, chargé de cours à l'Université de Szeged.

M. Deér s'est fixé pour tâche de rechercher, par la méthode comparative, ce qui, dans notre doctrine d'Etat du X^e au XIII^e siècle, provient du monde romano-germanique d'une part, et du monde turc de l'autre, son but étant de saisir ce fond irréductible qui demeure indiscutablement le produit original du génie magyar. Il semble avoir pleinement réussi et les résultats auxquels il est arrivé sont à plusieurs égards très significatifs. Il constate entre autres choses que l'idée d'Etat se manifeste tout d'abord, à cette époque, par un ordre de succession au trône spécifiquement hongrois, ensuite par une synthèse originale des représentations turque et chrétienne. Cet ensemble d'idées, cette nouvelle conception de l'architecture de l'Etat, à l'extérieur purement chrétien, constitue en fait une chose très particulière, — et qu'on peut qualifier d'essen-

tiellement hongroise. Voilà ce qui autorise l'auteur à parier, au moins à cet égard, d'une évolution hongroise autonome (115 sqq.), même si on replace l'Histoire de la Hongrie dans son cadre naturel, c'est-à-dire dans l'Histoire générale de l'Europe Orientale chrétienne. Ces conclusions une fois établies, il est bien naturel que l'auteur repousse avec vigueur l'affirmation hâtive de certains historiens qui tendent à ne considérer la civilisation hongroise que comme une « *blosse westliche Uebernahme* ».

Sans vouloir en rien diminuer la valeur authentique de ce travail sérieux, qui atteste une érudition solide, nous nous permettons de signaler que, selon nous, il aurait été peut-être plus exact de donner comme titre à ce livre *Türkisches und Christliches...* au lieu de *Heidnisches und Christliches*. Quoique peu usité, ce terme désignerait plus convenablement cette civilisation à laquelle les Hongrois appartenaient pendant de longs siècles et dont l'élément essentiel était précisément le turc; *Heidnisches* implique, en effet, et par définition, un certain parti pris, dont un Professeur comme M. Deér demeure, à coup sûr, très éloigné.

2° C'est à dessein que nous avons examiné d'abord l'étude de M. Deér, dont la méthode n'est en somme qu'une forme plus élucidée, mieux adaptée aux circonstances hongroises, ou en un mot plus assise de celle de M. Váczy. Le mérite d'avoir introduit ce nouveau processus mental dans l'arsenal des sciences historiques hongroises, revient pourtant tout entier à l'excellent archiviste-paléographe qu'est le Docteur Váczy. Il est en effet le premier à avoir tenté à maintes reprises et par la méthode comparative, de démêler à travers des textes souvent contradictoires la teneur hongroise véritable de toutes ces formules juridiques et sociales si mécaniquement répétées par nos chartes médiévales.

C'est à la suite d'une large comparaison entre l'état social de l'Europe Orientale chrétienne et celui de l'Occident romano-germanique que M. Váczy prouve dans son livre le plus récent et d'une façon convaincante que dans toute l'ancienne « Marche » de l'Occident européen, et plus particulièrement en Hongrie, les institutions occidentales s'étaient de bonne heure profondément enracinées, supplantant partout les idées chrétiennes, quoique sans compromettre l'essence même de la structure sociale primitive. Il y avait bien une « féodalité » chez nous, dit-il, mais non au sens occidental du mot, la teneur hongroise de la *fideltas* étant plutôt un rapport dérivé du droit commun que du droit privé. D'une façon générale on pourrait affirmer que c'est seulement notre vocabulaire qui était féodal au plein sens du mot, tandis qu'à ce vocabulaire correspondait une structure sociale tout à fait différente.

Il est donc prouvé une fois de plus que la Hongrie et, par extension, l'Europe Orientale tout entière, est incapable de ne pas subir l'influence de l'esprit occidental mais, par suite de sa structure spéciale, refuse de se laisser complètement enrôler par lui. « Occident » reste ainsi quelque peu une notion théorique et il subsiste une Europe Orientale qui, tout en subissant l'influence occidentale, évolue selon son rythme propre.

Et, tenant compte des autres publications hongroises de même nature qui appartiennent au domaine de l'histoire sociale, économique et littéraire, force nous est d'en tirer cette conclusion : En dépit de toute apparence, l'histoire de Hongrie ne doit donc pas être envisagée de l'Occident, ni même — pour exclure en même temps cette idée hasardeuse — de l'Orient. *L'évolution hongroise est une évolution foncièrement hongroise, dont le cadre naturel résulte de l'unité de rythme existant entre les différents pays dont s'est formée l'Europe Orientale chrétienne* et qui sont, outre la Hongrie, la Pologne et la Bohême.

Cette conception de l'histoire hongroise explique certainement mieux que toute autre le rôle prépondérant joué par la Hongrie, surtout au Moyen Age, dans toute la vallée du Danube et dans tous les Balkans.

M. Deér et M. Váczy, avec d'autres jeunes historiens de chez nous, sont les premiers pionniers de cette conception nouvelle.

T. BARÁTH.

(Paris).

Henri de MONTFORT. — *L'Evolution du Polonisme en Prusse orientale*. Paris, Gebethner et Wolff, 1933, in-8, 154 pages, avec deux cartes.

M. Henri de Montfort étudie d'abord, d'une façon extrêmement solide, en s'appuyant sur une documentation originale et sur la connaissance personnelle des pays et des choses dont il parle, l'histoire des territoires qui, dans l'actuelle province de Prusse orientale, appartinrent jadis à l'Etat polonais, et celle des populations d'origine polonaise qui s'y fixèrent. Il constate que le développement du polonisme est dû au seul attrait de sa valeur pacifique et civilisatrice. « Jamais dans la Prusse polonaise pendant qu'elle leur a appartenu, jamais dans la Prusse teutonique pendant qu'elle a été leur vassale, les Polonais n'ont maltraité leurs sujets allemands et poursuivi une polonisation systématique ». En revanche, l'Etat prussien, devenu libre de ses mouvements par la disparition de l'Etat polonais, a multiplié ses efforts — par l'école, par la presse, par l'action religieuse, — en faveur de la germanisation. Mais la poésie populaire, dont M. H. de Montfort nous cite (p. 49-56)

des fragments tout à fait caractéristiques, atteste l'attachement persistant de la Mazourie, par exemple, à ses traditions nationales. Et l'Allemagne en prend prétexte pour dénoncer les ambitions annexionnistes des Polonais, que le pacte récent germano-polonais semble cependant annihiler pour longtemps.

La seconde partie de l'ouvrage (p. 91-130) reproduit, en l'encadrant entre deux brèves allocutions de M. Ch. Dupuis, une conférence sur « l'aspect européen de la question de Prusse orientale » donnée, le 19 mai 1932, par M. H. de Montfort à la Bibliothèque polonaise de Paris.

On lira sans doute avec un intérêt particulier les passages — qu'on souhaiterait plus nombreux — où se trouve évoqué quelque épisode de l'histoire hongroise. Il est question p. 17 des négociations entamées par Sigismond, roi de Hongrie, avec les adversaires de Ladislas Jagellon au moment de la bataille de Grünewald (1410) et l'on aimerait que son attitude eût été précisée à l'aide des renseignements donnés par la chronique du religieux de St-Denis (dont un fragment décisif a d'ailleurs été cité en annexe p. 139). D'autre part on sait que le cardinal André Báthory, qui occupa le siège épiscopal de Warmie de 1584 à 1599 et qui éleva à Wartenburg (voir p. 31, 32, 141) son propre tombeau (un des plus beaux monuments funéraires de la Prusse orientale), est le neveu du roi Etienne Batory, dont la Pologne et la Hongrie ont célébré en 1933 le quatrième centenaire.

Louis VILLAT.

J. B. MORTON. — *Sobieski, roi de Pologne, 1629-1696*, Paris, Payot, 1933, in-8, 298 pages (Bibliothèque Historique). Prix : 20 fr.

Il y a 250 ans, le 12 septembre 1683, le roi de Pologne Jean Sobieski sauvait l'Europe chrétienne en anéantissant sous les murs de Vienne l'immense armée des Turcs. Exploit splendide et presque légendaire qui ne doit pas faire rejeter dans l'ombre tant d'épisodes — « aussi simples et merveilleux que ceux des anciens récits héroïques de bataille et d'amour » — d'une vie consacrée tout entière à lutter aux frontières et au delà. Dans un récit alerte et vivant, nourri de faits et puisé aux meilleures sources¹, sans aucun appareil d'érudition et en réduisant les notes à quelques indications indispensables, M. Morton suit son héros depuis sa naissance au château d'Olesko et ses premiers combats au service de la Suède; il nous dit les

(1) La bibliographie donnée à la fin du volume (p. 294-296) pourrait être plus précise (lieu et date des ouvrages indiqués) et comporter une brève appréciation sur la valeur des documents signalés.

vicissitudes de la Pologne, toujours divisée et toujours envahie par les Cosaques, les Moscovites et les Turcs, et se szuvant péniblement avec traités d'Oliva (1660), Andrussowo (1667), Buczacz (1672). Enfin Sobieski est élu roi (1674) dans une diète où s'était manifestée l'influence de l'envoyé français Forbin-Janson, évêque de Marseille. Le 2 février 1676, il était couronné dans la cathédrale de Cracovie et jurait « de protéger et de défendre la sainte Eglise contre tous les incroyants ». Bientôt commençait l'avance turque contre laquelle Sobieski prêchait aussitôt une croisade; mais il se heurte aux projets de Louis XIV qui favorisait les Turcs contre les Habsbourg et qui essayait d'obtenir la neutralité du roi de Pologne en même temps qu'il encourageait la rébellion hongroise de Thököly. Et c'est dans ces conditions que Vienne fut assiégée (juillet-août 1683) puis délivrée. Sobieski pousse sa marche en avant, reconquiert Esztergom (28 octobre) et délivre la Hongrie du joug des Turcs. Toujours insoucieux des intrigues politiques, et uniquement préoccupé de conserver l'unité de son pays morcelé et de tenir l'Islam en respect, il mourra le 17 juin 1696.

On aimerait pouvoir compléter cette minutieuse et docte étude par le rappel des gravures où les exploits du héros polonais ont été burinés par les meilleurs artistes de la chrétienté. Car des Français, des Allemands, des Italiens, des Flamands, des Anglais, des Hollandais (au premier rang desquels Romyne de Hooghe manifeste une puissance, une fougue et un don de la vie qui sont de la plus rare qualité) se sont attachés à reproduire les traits du sauveur de Vienne ou à commémorer ses victoires sur les Turcs et sur les Tartares. Et rien ne marque mieux quel retentissement eurent en Europe les hauts faits de Jean Sobieski et de quelle angoisse ils ont délivré toute l'Europe en forçant les ennemis du christianisme à la retraite. La sensation vivante en fut donnée à ceux qui purent visiter l'exposition iconographique organisée en décembre 1933 à la Bibliothèque polonaise de Paris, 6; Quai d'Orléans, pour l'anniversaire de la délivrance de Vienne par Jean Sobieski, et on la retrouvera devant les spécimens reproduits au cours d'un brillant article de M. Albert Depréaux dans la *Pologne littéraire* du 15 janvier 1934.

Louis VILLAT.

Colonel LAMOUCHE. — *Histoire de la Turquie depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, Payot, 1934, in-8°, 427 pages. (préface de René Pinon), avec cinq cartes dans le texte. Prix : 30 francs.

L'histoire de la question d'Orient a été souvent étudiée en France, notamment dans les ouvrages, aujourd'hui classiques,

d'Edouard Driault (1898) et de Jacques Ancel (1925). Mais on hésitait à aborder l'histoire particulière de chacun des Etats dont les rapports réciproques et les crises intérieures formaient les éléments de cette « question » plus générale. On manquait notamment d'un bon guide à l'endroit de l'Empire Ottoman, sur lequel on ne disposait que des ouvrages anciens de J. de Hammer, de Juchereau de St-Denis et du vicomte de la Jonquière. Cette lacune vient d'être comblée de façon fort pertinente, avec clarté et précision, par le colonel Lamouche qui a eu l'occasion d'étudier de près la vie turque, l'administration, les mœurs, et qui, étant un linguiste distingué, a pu lire les documents dans leur texte. Une abondante bibliographie, d'une vingtaine de pages, nous apporte, dans un ordre méthodique, la liste impressionnante des ouvrages généraux, des travaux consacrés à la période ancienne (jusqu'à la prise de Constantinople), moderne (jusqu'à la fin du XIX^e siècle) et contemporaine, des documents juridiques ou diplomatiques, etc. Les 23 chapitres de ce volume sont donc nourris d'une solide substance.

Longtemps les armées des sultans furent un danger permanent pour les puissances chrétiennes voisines. Contre leurs incursions la Hongrie eut maintes fois à combattre pour défendre, avec son propre sol, la cause même de la civilisation occidentale. Et le colonel Lamouche rappelle les efforts héroïques de Sigismond, qui obtint le concours d'un grand nombre de nobles français mais qui fut vaincu près de Nicopolis le 22 septembre 1396, et les brillants exploits de Jean de Hunyad, dont le génie militaire, suppléant aux divisions intestines et au découragement qui suivit le désastre de Varna, où Vladislav trouva la mort (10 nov. 1444), ont préservé la Hongrie des insultes turques, passer à l'attaque (Kossovo, 1448), arrêter les ennemis devant Belgrade (1456). Il apparaît cependant que les sources hongroises ont été peu consultées et sans doute le colonel Lamouche eût-il pu trouver des suggestions de détail et des précisions intéressantes en feuilletant la collection de la *Revue des Etudes hongroises*. C'est ainsi qu'à propos de Mohács et de la campagne décisive de 1526, — « la plus brillante qu'enregistre l'histoire ottomane », — il en est resté aux renseignements fournis par Hammer et Louis Léger.

On suivra avec un intérêt particulier les différentes étapes du mouvement réformiste : l'ère du Tanzimat, la révolution jeune-turque de 1908 (qui aboutit à un régime plus intolérant que la monarchie d'Abd-ul-Hamid), le réveil auquel s'est attaché avec une énergie étonnante et un merveilleux esprit de suite ce Mustapha Kemal sur lequel l'histoire n'a pas encore prononcé un jugement définitif. Et la Turquie nouvelle, « repliée sur elle-même dans ses limites nationales », semble avoir gagné

en cohésion, en vitalité, en force réelle, ce qu'elle a perdu en étendue et en puissance apparente. L'avenir dépendra pour elle de son libéralisme même et de ses rapports pacifiques avec des voisins qui furent si longtemps des sujets et des opprimés.

Louis VILLAT.

RELIGION. ARTS

Mgr. Tihamér TÓTH. — *Les Dix Commandements de Dieu*. Sermons traduits par M. l'abbé Delagneau. Préface de Pierre l'Ermite. Mulhouse; Salvator; Paris Casterman. 1933. Deux volumes in. 8°. 392-446 pages.

On doit se féliciter de l'apparition en France des sermons de Mgr. Tóth. Outre l'intérêt de ce résultat, au point de vue religieux on est heureux de voir se nouer de nouveaux liens entre la Hongrie et la France. Remercions-en M. l'abbé Delagneau et les éditions Salvator de Mulhouse, qui remplissent ainsi fort bien la tâche extrêmement importante qui incombe aux maisons d'édition alsaciennes et lorraines : rendre plus faciles et plus fructueuses les relations intellectuelles et spirituelles entre la France et les pays de l'Europe Centrale.

Le choix des sujets et la manière de les traiter manifestent le souci qu'a l'auteur de faire entrer l'Evangile dans la vie de ses auditeurs. Il n'est pas de question morale se posant de nos jours à la conscience chrétienne ou simplement humaine qui ne soit ici traitée. Et même les plus délicates. Surtout celles-ci, pourrait-on dire. D'autre part, la façon dont elles sont traitées et telle que nul auditeur ne peut se croire étranger à ce qui est dit. Mgr Tóth ne raconte pas d'histoires du IV^e siècle ou d'anecdotes du XVII^e. Il se place en 1933, à la sortie des ateliers ou des maisons de plaisir, dans le métro, dans l'autobus; et là il écoute, il observe. Quand il parle d'un sujet, il apporte en surabondance des exemples concrets. Mgr. Tóth replace le christianisme au centre de notre vie, il lui redonne les leviers de commande de notre être. C'est là ce qui fait la force de sa parole.

La traduction française est bonne, quelquefois un peu lourde. Mais traduire du hongrois en français n'est pas chose aisée. Imprimé en Belgique l'ouvrage conserve cependant certains vocables germaniques tout-à-fait inutiles. Pourquoi par exemple dire *Theiss* et non pas *Tisza*? Ce sont là de petites critiques et qui laissent intact le très grand mérite de ces deux volumes.

(Institut Catholique. Paris).

Robert BOURGEOIS.

en cohésion, en vitalité, en force réelle, ce qu'elle a perdu en étendue et en puissance apparente. L'avenir dépendra pour elle de son libéralisme même et de ses rapports pacifiques avec des voisins qui furent si longtemps des sujets et des opprimés.

Louis VILLAT.

RELIGION. ARTS

Mgr. Tihamér TÓTH. — *Les Dix Commandements de Dieu*. Sermons traduits par M. l'abbé Delagneau. Préface de Pierre l'Ermite. Mulhouse; Salvator; Paris Casterman. 1933. Deux volumes in. 8°. 392-446 pages.

On doit se féliciter de l'apparition en France des sermons de Mgr. Tóth. Outre l'intérêt de ce résultat, au point de vue religieux on est heureux de voir se nouer de nouveaux liens entre la Hongrie et la France. Remercions-en M. l'abbé Delagneau et les éditions Salvator de Mulhouse, qui remplissent ainsi fort bien la tâche extrêmement importante qui incombe aux maisons d'édition alsaciennes et lorraines : rendre plus faciles et plus fructueuses les relations intellectuelles et spirituelles entre la France et les pays de l'Europe Centrale.

Le choix des sujets et la manière de les traiter manifestent le souci qu'a l'auteur de faire entrer l'Evangile dans la vie de ses auditeurs. Il n'est pas de question morale se posant de nos jours à la conscience chrétienne ou simplement humaine qui ne soit ici traitée. Et même les plus délicates. Surtout celles-ci, pourrait-on dire. D'autre part, la façon dont elles sont traitées et telle que nul auditeur ne peut se croire étranger à ce qui est dit. Mgr Tóth ne raconte pas d'histoires du IV^e siècle ou d'anecdotes du XVII^e. Il se place en 1933, à la sortie des ateliers ou des maisons de plaisir, dans le métro, dans l'autobus; et là il écoute, il observe. Quand il parle d'un sujet, il apporte en surabondance des exemples concrets. Mgr. Tóth replace le christianisme au centre de notre vie, il lui redonne les leviers de commande de notre être. C'est là ce qui fait la force de sa parole.

La traduction française est bonne, quelquefois un peu lourde. Mais traduire du hongrois en français n'est pas chose aisée. Imprimé en Belgique l'ouvrage conserve cependant certains vocables germaniques tout-à-fait inutiles. Pourquoi par exemple dire *Theiss* et non pas *Tisza*? Ce sont là de petites critiques et qui laissent intact le très grand mérite de ces deux volumes.

(Institut Catholique. Paris).

Robert BOURGEOIS.

Mgr. Tihamér TóTH. — *La Chasteté. Lettres à mes étudiants*, ibid., Mulhouse et Paris, 1933.

L'auteur, qui ne redoute pas de s'attaquer aux problèmes les plus graves et les plus délicats, traite ici de la chasteté au point de vue moral, psychologique, historique et esthétique. Les observations fines et les conseils profitables abondent pour le plus grand profit de l'individu et de la race.

P. H.

Mgr. Tihamér TóTH. — *Le Christ et les problèmes de notre temps*, sermons et conférences traduits par l'abbé M. Grandclandon, Paris et Mulhouse, 1933, in-8, 343, p. 18.

Voici encore des aperçus concrets, vivants et vibrants, familiers et suggestifs sur tous les problèmes que pose la vie moderne avec l'exubérance de ses plaisirs, la légèreté de ses costumes et la fragilité des mariages.

A. L.

François LEHEL. — *Morphologie comparée des Arts* (édition Style, Paris, 1932), 208 pp., 200 ill.

Cette esquisse présente un système selon lequel, les styles auraient dû et devraient évoluer.

La plupart des historiens reconnaissent l'existence de deux types de style : le classique et le baroque. D'autres, et parmi eux notre auteur, en distinguent trois. Selon M. Lehel, il y a un type préalable, particulier, indépendant, qui d'ailleurs est aussi connu sous le nom primitif. Les groupes ci-dessous énumèrent les caractéristiques des trois formes principales sous les aspects de l'ordre, de la structure, du volume, du coloris, de l'extension, enfin, du groupement. Nous y voyons que la forme classique est plus complexe que la primitive et la baroque plus complexe encore que la classique. Cela signifie progression de la complexité.

Catégorie	primitif	classique	baroque
ordre	égalité	variété	combinaison
structure	simplicité	construction	entrelacement
volume	continuité	surcoupe	alternance
coloris	unité	gradation	croisement
extension	de 2 dimensions	de 3 dimensions	de 4 dimensions
groupement	juxtaposition	interposition	compénétration

Appliquant ces données à l'évolution historique M. Lehel dresse toute une série de tableaux qui n'ont peut-être qu'un défaut, c'est de ne pas s'adapter exactement à la réalité multiple et nuancée.

Ce système évolutif expliquerait, d'après M. Lehel, le caractère mixte des œuvres d'art.

Il est difficile de se prononcer sur la valeur réelle de cette synthèse qui nous paraît un peu trop formaliste. Mais, si juste que puisse être la partie affirmative de sa morphologie, il se trompe dans la partie négative lorsqu'il rejette les caractéristiques « littéraires », « philosophiques » des œuvres d'art. *Ars una*, affirme-t-il. Soit, mais la littérature n'est-elle pas de l'art ? Ne devrait-il pas plutôt dire *Vita una* et constater que même les formes de la philosophie sont identiques à celles de l'art, c'est-à-dire qu'elles ont des caractéristiques communes. Nous pensons que l'auteur devrait étudier les caractéristiques des formes « philosophiques » de l'art, en les corrigeant.

(Paris).

J. G.